

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

COURS : Darius III face à Alexandre : mythe, histoire, légende (suite)

- 1 -

On avait commencé l'an dernier à donner les résultats d'une enquête encore partielle sur les images comparées d'Alexandre et de Darius chez les historiens des XIX^e et XX^e siècles. L'exemple le plus ancien alors cité était un mémoire publié en 1839 par Mr de Saint-Félix : *Histoire des nations iramiques* [sic], *Mèdes, Perses, Parthes, Bactriens et Persans*¹. La description de l'empire perse à la mort d'Artaxerxès III y est déjà « canonique » : décadence du royaume, indépendance des satrapes, richesses, délices et corruptions, mécontentement des peuples de l'empire... On y revient cette année simplement pour présenter un auteur, Charles Rollin, qui nous fait remonter de plus d'un siècle. Né en 1661, mort en 1741, Rollin fut professeur de rhétorique au Collège de France en 1688, puis Recteur de l'Université de Paris en 1694. Il a joué un rôle de premier plan dans la réflexion pédagogique, faisant paraître en 1726 un *Traité des Études*. Il est surtout bien connu pour une *Histoire ancienne* publiée entre 1730 et 1738. Son influence profonde et durable est soulignée à juste titre par Chantal Grell et Christian Michel, dans les termes suivants² : « L'importance de l'*Histoire ancienne* de Charles Rollin n'a pas été assez soulignée de nos jours. Voltaire en tout cas ne s'y était pas trompé, qui n'eut de cesse d'en reprendre, à sa manière, maints passages. Avant la publication de cet ouvrage, il n'existait en France aucune synthèse maniable d'usage courant sur l'histoire de la Grèce antique et il fallut attendre la fin du XVIII^e siècle pour disposer avec les ouvrages de

1. Extrait de *Précis de l'Histoire des Peuples anciens*, t. 3, p. 273-448.

2. *L'École des Princes ou Alexandre disgrâcié. Essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres (1988) : 82.

Cousin-Despréaux [1780-1789] et de Delisle de Sales [1785] de compilations suivies. L'*Histoire ancienne* [de Rollin] fut en fait régulièrement réimprimée jusqu'au milieu du XVIII^e siècle : c'est dire que Rollin régna en maître durant plus de cent ans »³.

Le manuel de Rollin a le titre suivant⁴ : *Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens et des Grecs*. Il est ainsi composé : Livre I : Histoire ancienne des Égyptiens ; Livre II : Histoire des Carthaginois ; Livre III : Histoire des Assyriens ; Livre IV : Commencements de l'empire des Mèdes et des Perses ; Livres V-XIII : Histoire des Perses et des Grecs ; Livre XIV : Histoire de Philippe ; Livre XV : Histoire d'Alexandre ; Livres XVI-XXIII : Histoire des successeurs d'Alexandre⁵.

L'*Épître dédicatoire* est adressée à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'auteur se glorifie de ce que son travail ait pu être utile, car « il était destiné principalement pour l'instruction de la jeunesse ». Il se félicite en particulier que le prince ait été éduqué en histoire : « C'est là proprement l'étude des princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit et le cœur... Elle leur présente d'illustres modèles de toutes les vertus qui leur conviennent... [mais aussi] les défauts bas et indignes, qui ont terni l'éclat [des] belles actions et déshonoré [les] règnes de Philippe et d'Alexandre son fils ». L'Histoire est un moyen pour donner aux Grands des leçons qu'ils ne recevraient pas autrement. Parmi les « amis qui auront le courage de dire la vérité [au prince], au péril même de [déplaire] », Rollin cite de glorieux exemples antiques, trois Grecs (Aristide, Phocion, Dion), deux Romains (Titus, Trajan), et Cyrus. Celui-ci tient une place de choix dans la galerie de ces grandes figures. Lorsque Rollin développe l'idée qu'à ces grands hommes du passé il manquait le secours de « la piété, la crainte de dieu », il cite néanmoins deux rois « dont le gouvernement fut capable de faire en un sens le bonheur des peuples », il s'agit de Cyrus et de Trajan. En revanche, le portrait d'Alexandre est peu favorable. Même s'il développe tour à tour l'aspect positif (naturel heureux, excellente éducation, grand général, mais surtout son attitude après Issos face aux princesses perses), et l'aspect négatif à partir du siège de Tyr (ivrognerie, meurtre de Kleitos, caractère injuste de la guerre contre des peuples), il est clair qu'aux yeux de l'auteur Alexandre a trop de défauts et de vices pour mériter le titre de « Grand ».

3. Voir aussi L. Trénard, « L'historiographie française d'après les manuels scolaires, de Bossuet à Voltaire », in : *Studies on Voltaire and the eighteenth Century*, vol. CLI/CLV (1976) : 2083-2111 ; A. Bruter, *L'histoire enseignée au Grand Siècle. Naissance d'une pédagogie*, Paris, Éd. Belin, 1997 ; C. Ampolo, *Storie greche. La formazione della moderna storiografia sugli antichi Greci* (Bibliotheca Einaudi 11), Torino, 1997.

4. L'on a utilisé une édition de 1817 : Ch. Rollin, *Œuvres Complètes. Histoire Ancienne*, tomes I-XV, Nouvelle édition, Paris, Ledoux et Tenré, Libraires.

5. Suivent plusieurs livres (XXIII-XXIX) consacrés aux lettres et aux arts en Grèce ancienne. L'Histoire romaine est traitée dans les volumes suivants.

Dans sa *Préface*, il développe à nouveau l'idée de l'utilité de l'histoire profane : « Il importe peu de savoir, dit-il, qu'il y a eu dans le monde un Alexandre, un César, un Aristide, un Caton et qu'ils ont vécu en tel temps... Mais il est d'une grande importance de connaître comment ces empires se sont établis, par quels degrés et par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur, que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire et leur véritable bonheur, et quelles ont été les causes de leur décadence et de leur chute ». Important également d'étudier leurs mœurs, ainsi que les vices et vertus de ceux qui les ont dirigés. Mais, plus encore, l'histoire profane « annonce partout la grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, et surtout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'univers ». Et Rollin de se référer à l'histoire de Cyrus, d'après Isaïe : c'est Dieu « qui le prend par la main, qui le conduit de ville en ville, de nation en nation... pour punir Babylone et pour affranchir Juda » (p. XX-XXI). Rollin développe clairement une vision eschatologique : « Cyrus [fut] appelé pour détruire Babylone et pour délivrer les Juifs » (p. 448). Aux yeux de l'auteur, Cyrus a « toutes les qualités d'un grand capitaine », et il manifeste en particulier « son attention continuelle à rendre à la Divinité, en toute occasion, le culte qu'il croyait lui être dû » (cf. aussi p. 464 etc.).

Dans le même temps, Rollin revient à plusieurs reprises sur ce qui est manifestement une idée-force de ces chapitres consacrés à l'histoire des Perses, puis à l'histoire croisée des Perses et des Grecs : à savoir la décadence rapide de l'empire perse. Un premier bilan est intitulé : « Cause de la décadence de l'empire des Perses et du changement arrivé dans leurs mœurs » (p. 566-578), — étant bien entendu que « dans un État la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'empire » (p. 566). Se fondant essentiellement sur un fameux passage des *Lois* de Platon mais aussi sur Sénèque, Rollin distingue quatre causes principales :

- (1) « la magnificence et le luxe portés au dernier excès,... l'amour du plaisir, par lequel ils étaient vaincus et domptés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi » (568), d'où un amollissement général des corps et des âmes ;
- (2) « le bas asservissement et esclavage des Perses », symbolisé par l'imposition de la prosternation et le caractère invisible des rois enfermés dans leurs palais ;
- (3) « la mauvaise éducation des princes, cause de la décadence de l'empire des Perses » ; leur éducation est laissée aux mains des femmes ;
- (4) « le manque de bonne foi ».

Rollin revient, à la fin du règne d'Artaxerxès I, sur les « causes des soulèvements et des révoltes qui arrivaient si fréquemment dans l'empire des Perses » (p. 481-485). En voici les symptômes et les causes :

- 1 - après Artaxerxès I, les Perses « s'abandonnent de plus en plus aux charmes de la volupté et du luxe » ;
- 2 - « c'étaient en plus des princes sans grand talent ; ils se déchargent de tout et se contentent du titre de roi des rois » ;
- 3 - les hautes charges sont données à des « gens sans service ni mérite » ;
- 4 - les courtisans se vouent aux intrigues de palais, au lieu de se dévouer au bien public ;

5 - des ordres bornés sont donnés aux généraux, qui, dans ces conditions, ne pouvaient remporter aucune victoire sur l'ennemi ;

6 - les Perses mangent trop ;

7 - les peuples soumis sont éloignés de rois qu'ils ne peuvent jamais voir, et qu'ils ne connaissent que par des impôts trop lourds ;

8 - l'empire n'est fondé sur aucune unité réelle : « C'était plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultueux, et même forcé, de différents peuples, autrefois libres et indépendants, dont quelques-uns, arrachés de leur patrie et des sépulcres de leurs pères, se voyaient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuaient de se gouverner par des lois particulières et par une police propre... Tous ces peuples ne s'intéressaient donc point à la conservation d'un empire qui seul mettait à l'abri de si vifs et si justes désirs, et ils ne pouvaient s'affectionner à un gouvernement qui les traitait toujours en étrangers et en vaincus, et qui ne leur donnait jamais part à son autorité ni à ses privilèges » (p. 483) ;

9 - l'étendue de l'empire et l'éloignement de la cour obligeaient de donner aux vice-rois des provinces-frontière une très grande autorité... Ils cherchaient ensuite à s'y maintenir par les armes ;

(10) - les gouverneurs et les généraux imitent en tout le luxe de la cour. D'où le poids écrasant des taxes et tribus imposés sur les sujets pour financer ce luxe... Tous ces excès... « lassèrent enfin la patience des peuples, et répandirent dans les esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des états... Rébellion ouverte ». Rollin ne manque pas de condamner une telle insoumission, mais il en comprend les raisons et les origines : « ...[Les peuples] manquaient en cela contre la soumission et la fidélité que les sujets doivent à leurs souverains : mais le paganisme ne portait pas si loin ses lumières, et n'était pas capable d'une perfection si sublime, réservée à une religion, qui enseigne que nul prétexte, nulle injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rébellion contre le prince » (p. 484-485).

Le chapitre suivant consacré à Ochus (Artaxerxès III) vient illustrer cette situation : « Ce fut le prince de sa race le plus cruel et le plus méchant » (p. 486-7). « Après la conquête de l'Égypte et la réduction des provinces révoltées de son empire, il s'abandonna aux plaisirs et à la mollesse, et il passa le reste de sa vie dans son palais ». Son assassinat par l'eunuque Bagoas montre « clairement le funeste effet de la politique des rois de Perse qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnaient toute leur autorité à un eunuque... Il est du devoir d'un prince éclairé de distinguer le mérite ; mais un prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître... » (p. 513).

Dans le Livre XV consacré à l'histoire d'Alexandre, Darius lui-même est peu présent, mais son portrait n'est pas défavorable : il était d'un caractère doux et traitable (p. 43, renvoi à Quinte-Curce), « naturellement doux et plein d'humanité » (p. 48). Le portrait physique est également gratifiant : « La femme de Darius était la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau de tous les princes... et les princesses leurs filles leur ressemblaient » (p. 60). Mais, au combat, le personnage est bien différent : à Issos, « les Perses, de leur côté, se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, et les Grecs taillés par la phalange » (55).

Rollin consacre alors, sous forme de conclusion (qui est aussi et d'abord une leçon de morale privée et publique), un développement sur les « Vices qui ont causé la décadence et enfin la ruine de l'empire des Perses » (tome IV, pp. 144-148). Le postulat de départ est réaffirmé : « Il est aisé de reconnaître que cette décadence était préparée de loin, et qu'elle fut conduite à sa fin par des degrés marqués, qui annonçaient une ruine totale... ». De par son origine même, la tempérance originelle des Perses avaient été gâtée par la magnificence des Mèdes. Puis, « Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, et les enchanta par les charmes de la volupté... Tant de causes d'affaiblissements réunies et autorisées publiquement détruisirent en peu de temps l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombèrent pas, comme les Romains, par des déclinis imperceptibles, longtemps prévus et souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu que l'on vit paraître une autre nation, et des rois d'un caractère tout à fait différent... ». [Décadence de l'éducation]... « On peut dire que l'empire des Perses a été presque dès sa naissance ce que les autres empires ne sont devenus que par la succession des années, et qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portait dans son sein le principe de sa destruction, et ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne en règne... Les princes qui vinrent ensuite renoncèrent à l'ambition de faire des conquêtes, et se livrèrent à l'oisiveté, à la mollesse et à l'indolence. Ils négligèrent la discipline militaire... Toute la force et la ressource presque unique de l'armée des Perses étaient dans les Grecs qu'ils tenaient à leur solde [Grecs de l'armée de Darius III ; Memnon " seul grand capitaine " face à Alexandre]... » Mauvais chefs, les rois se faisaient suivre partout par un équipage luxueux : « Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation et pour une vaine montre que pour les expéditions militaires, chargeait de bouches inutiles une armée déjà trop nombreuse ». Les rois en réalité restent enfermés dans leur palais, abandonnant le pouvoir à des eunuques, à des femmes, à des esclaves, à des courtisans flatteurs... Élevés dans l'idée de leur propre valeur, ils reçoivent louanges et flatteries, ce sont des « princes faibles ou vicieux », gâtés par la « paresse et l'amour du plaisir », « amollis par les charmes d'une vie voluptueuse ». « Il ne faut pas s'étonner qu'ils n'étaient guère aimés de leurs sujets... Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses généraux d'armées, de ses gouverneurs de provinces, de ses officiers, de ses domestiques, de ses peuples, et ne trouva nulle part une affection sincère et un véritable attachement à sa personne et à ses intérêts. L'éclat éblouissant de la monarchie des Perses cachait une faiblesse réelle : cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste et de hauteur, n'avait aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce colosse, il fut renversé » (p. 148).

Rollin, à la suite, paraphrase en les citant des *Réflexions de Mr Bossuet, évêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs et les Macédoniens* (p. 286-291). Rollin renvoie aux *Discours*, III^e Partie, chap. 4, où Bossuet développe des thèmes qui vont devenir « canoniques » : l'opposition entre la liberté grecque et l'esclavage asiatique, entre la valeur (grecque) et le nombre (asiatique), l'utilisation de l'ar-

gent par les Perses pour pousser les Grecs les uns contre les autres, la référence à l'expédition d'Agésilas et à celle des Dix-Mille pour démontrer que les Perses peuvent être vaincus etc. On y trouve aussi, sous la plume de Bossuet, un portrait favorable de Darius III, mais un portrait dévalué par l'éclat d'Alexandre, comme si souvent dans l'historiographie moderne et contemporaine : « Darius qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si on le compare avec Alexandre, son esprit avec ce génie perçant et sublime, sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes, on jugera auquel des deux appartenait la victoire » (290-291).

Relisant Bossuet, puis Rollin, on ne peut qu'être frappé de l'extraordinaire fixité des traditions historiographiques. Chacun des éléments d'analyse que l'on trouve chez Bossuet puis de manière plus développée chez Rollin a été repris fidèlement par des générations d'historiens, de la même façon que l'histoire des Perses, comme chez Rollin, a été étudiée en relation intime avec l'histoire des Grecs. Depuis Bossuet jusqu'au XX^e siècle, Darius est caractérisé sous les mêmes formules, les mêmes mots : prince d'un noble caractère, d'une grande prestance physique, il eut le malheur d'être confronté à un génie exceptionnel, Alexandre (chez lequel au reste Rollin condamne l'emprunt des mœurs perses), et le malheur aussi d'être à la tête d'un empire en décomposition : c'est chez Rollin, semble-t-il, que l'on trouve la première attestation de l'expression du « colosse » qu'en réalité on pouvait renverser d'un seul coup : l'image eut un succès durable (le fameux « colosse aux pieds d'argile »). La raison de cette permanence historiographique ? C'est d'abord qu'à l'intérieur de logiques argumentaires dont les fondements ont pu varier, Alexandre et Darius ont été très vite érigés en symbole de deux types de civilisations, l'Europe et l'Asie. C'est ensuite que l'histoire de l'Antiquité a été longtemps fondée non pas sur une lecture critique des auteurs anciens, mais sur leur paraphrase (l'examen des notes marginales de Rollin est à cet égard instructif) : les mêmes citations serviles ont donc été produites pendant des siècles en tant qu'éléments de preuve, ce qui explique en même temps que les mêmes phrases et les mêmes expressions ont pu ainsi se transmettre avec une telle constance et une telle régularité.

- 2 -

On le voit, ce retour historiographique nous ramène tout naturellement à l'analyse des sources antiques. Les auteurs anciens que nous examinons ici ne sont pas des historiens au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire des

savants qui cherchent à rassembler des documents sur un sujet donné, à partir d'une série d'interrogations et de problèmes rigoureusement conçus et énoncés, et dont le travail est soumis à l'expertise du milieu professionnel : dans le meilleur des cas, ce milieu estime, évalue et décrète en fonction de critères scientifiques dont la validité est admise par la communauté des historiens. Nous sommes loin de telles conditions et de tels présupposés : les auteurs dont nous parlons et dont nous partons ont produit leurs travaux en fonction d'une inspiration et en fonction de procédés d'écriture qui relèvent, d'abord, de normes littéraires et morales. On revient sur ces problèmes, en tentant de les aborder sous des points de vue qui viennent compléter les analyses proposées l'an dernier.

Parmi les normes littéraires auxquelles se soumettent les auteurs anciens, il y a la *mimèsis* (latin : *imitatio*) : c'est l'obéissance à des modèles fameux qui conduit l'écriture, et non pas la recherche du « vrai », qui serait fondée sur la confrontation des documents ; c'est ainsi que d'un auteur à l'autre, d'un siècle à l'autre, se sont transmis des types de héros, des types de situations, des types de discours (inventés) que l'on va reproduire, abstraction faite de toute vraisemblance historique.

D'une certaine mesure, c'est déjà ce que dénonçait Lucien dans son fameux essai : *Comment on écrit l'histoire*. Il y met en évidence les défauts des historiens de son temps, et tout d'abord l'excès de louange : « La plupart de ces historiens, négligeant de raconter les faits, se répandent en éloges sur les princes et sur les généraux... Ils semblent ignorer que la poésie et les poèmes ont d'autres règles que l'histoire... L'éloge ne peut être fait qu'avec mesure etc. » (§ 7-9). L'historien doit « se sentir libre dans ses opinions ; il ne doit craindre personne, qu'il n'espère rien (§ 38)... L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait. Mais il ne le pourra pas, s'il a peur d'Artaxerxès, dont il est le médecin⁶, s'il attend une robe de pourpre, un collier d'or, un cheval néséen, pour le salaire des éloges prodigués dans son histoire... » (§ 39). Il dénonce aussi la manie de l'imitation, chacun se prétendant être un nouveau Thucydide, un nouvel Hérodote, un nouveau Xénophon. Et la conclusion : « Voilà comment il faut écrire l'histoire. Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité que nous livrer à la flatterie pour plaire à nos contemporains. Telle est la règle, tel est le fil à plomb d'une histoire bien écrite : si l'on s'y conforme, rien de mieux, et je n'aurai point travaillé en vain... » (§ 63). Lucien, au passage, ne manque pas de prendre des exemples parmi les auteurs qui ont parlé d'Alexandre. Voici ce qu'il écrit à propos des historiens-courtisans (§ 12) : « C'est ainsi qu'Aristobule, ayant décrit le combat singulier (*monomachia*) d'Alexandre et de Poros, et lisant spécialement au roi ce morceau de son ouvrage, dans l'espoir qu'il lui concilierait surtout la faveur du prince, en raison des mensonges qu'il avait inventés pour rehausser la gloire d'Alexandre, et de l'exa-

6. Évidente allusion à Ctésias qui, médecin à la cour d'Artaxerxès II, composa un livre d'histoires perses (*Ta Persika*) à son retour dans sa patrie de Cnide.

gération qu'il avait donnée à ses exploits réels, le roi prit le livre et le jeta dans l'Hydaspe, sur lequel ils se trouvaient naviguer, ajoutant : " Je devrais, Aristobule, t'y jeter aussi la tête la première, pour t'apprendre à me faire soutenir de pareils combats et tuer des éléphants d'un seul coup de javalot " ».

Ce qui ne veut pas dire que Lucien soit en l'occurrence un historien, au sens où nous l'entendons. Le paradoxe en effet est que les reproches adressés aux historiens-courtisans d'Alexandre, tel Callisthène, sont transformés par lui en une fable monarchique : le roi idéal est l'ami de la vérité (*alètheia*), il hait les flatteurs (*kolakes*). C'est d'une certaine manière ce que proclame Arrien dans la Préface de son *Anabase d'Alexandre*. Il y affirme se fonder surtout sur deux ouvrages : celui d'Aristobule, « parce qu'il a pris part à l'expédition du roi Alexandre, et Ptolémée, parce qu'il a non seulement pris part à l'expédition, mais que, roi lui-même, il était plus déshonorant pour lui que pour un autre de mentir ».

La *mimèsis* est un des ressorts de l'œuvre d'Arrien dans l'*Anabase*. On a déjà souligné l'an dernier les nombreux emprunts qu'il fait à l'*Anabase* de Xénophon, et l'on va y revenir aujourd'hui, en partant d'autres passages de l'œuvre. Je rappelle en particulier que l'opposition tranchée qu'il établit entre Alexandre et Darius est pour beaucoup calquée sur l'opposition du même type que Xénophon met en scène entre son héros, Cyrus le Jeune, et le Grand Roi, son frère Artaxerxès. Les mots, les situations et l'inspiration morale et politique sont identiques de l'un à l'autre : en particulier le premier est présenté en anti-modèle de la représentation traditionnelle grecque d'un grand roi inapte à la guerre, au commandement, à la résistance physique et à la grandeur morale ; la meilleure preuve de la destinée royale de Cyrus le Jeune, proclame Xénophon, c'est que personne ne l'a abandonné au cours de l'expédition, alors que de multiples transfuges du camp d'Artaxerxès II seraient venus se réfugier volontairement auprès du jeune prince. Exactement les mêmes motifs dans la lettre qu'Alexandre aurait envoyée après Issos en réponse aux premières ouvertures diplomatiques de Darius !

Chacun comprend immédiatement qu'une telle observation (*i.e.* le recours à la *mimèsis*) a des implications d'une certaine importance sur la crédibilité que l'historien d'aujourd'hui peut ou non accorder à Arrien. En effet, la similitude avérée d'une *Anabase* à l'autre fait naître bien des doutes, à la fois sur le portrait idéalisé que Xénophon a donné de Cyrus le Jeune et sur la peinture détestable qu'Arrien a transmise de Darius, en particulier dans l'oraison funèbre qu'il introduit juste après avoir mentionné la mort du Grand Roi, mais, plus généralement, tout au long des chapitres qui relatent les premières années de la guerre menée par Alexandre contre l'empire achéménide. Il apparaît en effet à l'historien d'aujourd'hui que les attitudes ou les traits de caractère attribués par Arrien à Darius III relèvent moins de l'observation minutieuse et rigoureuse que de l'obéissance presque servile à un modèle littéraire et idéologique.

Ce souci de la *mimèsis*, Arrien l'exprime également fort clairement dans ce que l'on nomme traditionnellement la seconde préface ou la « préface cachée » de l'*Anabase*, qu'il introduit dans son récit après le débarquement d'Alexandre, et plus précisément lors du « pèlerinage » fait par Alexandre à Ilios (I.12.2-5) : « Alexandre proclama Achille heureux, à ce qu'on dit, d'avoir trouvé un Homère comme héraut pour passer à la postérité. Et certes Alexandre pouvait bien proclamer Achille heureux pour ce privilège, car, malgré sa chance dans les autres domaines, il a manqué quelque chose à Alexandre : ses exploits (*ta erga*) n'ont pas été célébrés comme il le méritait, ni en prose, ni en vers ; il n'a même pas été chanté par les lyriques, comme le furent Hiéron, Gélon, Théron et beaucoup d'autres qui ne peuvent soutenir la comparaison avec lui ; en sorte que les prouesses (*ta erga*) d'Alexandre sont beaucoup moins connues que des faits très quelconques du passé. A preuve même la marche des Dix-Mille avec Cyrus vers le haut pays (*anodos*), les souffrances endurées par Cléarque et ceux qui furent faits prisonniers avec lui, la descente ensuite (*katabasis*) de ces mêmes Dix-Mille vers la mer sous le commandement de Xénophon, sont bien plus célèbres grâce à Xénophon qu'Alexandre et que les exploits d'Alexandre (*ta Alexandrou erga*). Et pourtant, Alexandre ne partageait pas avec un autre la conduite d'une expédition, il n'a pas fui devant le Grand Roi ni simplement triomphé d'adversaires qui le gênaient dans sa descente vers la mer ; mais il n'y a personne, parmi les Grecs ou les Barbares, qui ait accompli des prouesses aussi extraordinaires, tant par le nombre que par la grandeur (*kata plèthos hèn megethos*). C'est ce qui m'a incité, je le déclare, à composer le présent ouvrage : car je ne me crois pas indigne de faire connaître au monde la geste d'Alexandre (*ta erga Alexandrou*). Qui que je sois pour porter ce jugement sur moi-même, je n'ai aucun besoin d'inscrire mon nom, car il est loin d'être ignoré des hommes, ni de dire quelle est ma patrie, ma famille, ni les magistratures que j'ai pu exercer dans mon pays ; il me suffit de dire que mes ouvrages sont et ont été, depuis mon enfance, ma patrie et mes magistratures. Fort de cela, je ne m'estime pas indigne des plus grands écrivains de langue grecque, puisque aussi bien j'écris sur Alexandre, qui compte parmi les plus grands capitaines ».

Cette « seconde préface » a suscité beaucoup de commentaires, que l'on ne discutera pas ici en détail. On peut s'interroger sur les raisons qui ont poussé Arrien à écrire une histoire d'Alexandre. Peut-être convient-il tout simplement de s'arrêter à la raison qu'il donne. D'une part, il est fermement convaincu qu'Alexandre est un homme hors du commun, et qu'en regard, d'autre part, aucun auteur de langue grecque n'a jamais réussi à en rendre compte par l'écriture. Il y a évidemment là l'expression d'une conscience propre de sa valeur, opposée à celle de ses prédécesseurs : dans la *Préface*, il nomme simplement deux des auteurs qu'il a utilisés (Ptolémée et Aristobule) ; quant aux autres, désignés collectivement et anonymement, voici ce qu'il en dit : « Si l'on s'étonne de ce que, après de si nombreux historiens, moi aussi j'aie eu l'idée d'entreprendre le présent ouvrage, il ne faudra s'étonner qu'après avoir lu à fond ces historiens et

ensuite avoir pris une bonne connaissance de mon livre » : le propos comparatif est clair !

Mais, ce sur quoi l'on insistera plus particulièrement ici, c'est sur le recours implicite et explicite au procédé de la *mimèsis* : implicite, telle phrase d'Arrien dans la seconde préface évoque irrésistiblement tel propos de Thucydide, qu'Arrien imite ouvertement ; d'autre part, la référence multiple aux *erga* d'Alexandre et à la nécessité de les faire vivre dans la mémoire des hommes évoque Hérodote (qu'Arrien imite assez régulièrement) : Hérodote entend mettre en valeur et rappeler les *erga* des rois et des peuples, tout particulièrement les hauts faits des rois lydiens, babyloniens, égyptiens et perses⁷.

L'on a déjà souligné l'an dernier qu'Arrien recourt fréquemment au précédent de l'*Anabase* de Xénophon (dont il était un fervent admirateur). Au IV^e s. en Grèce le précédent des Dix-Mille est sans cesse présenté pour prouver que le Grand Roi est un adversaire sans ampleur (et le précédent est très souvent invoqué dans l'historiographie contemporaine, au moins depuis Bossuet et Rollin (ci-dessus), pour illustrer le postulat bien connu du « colosse aux pieds d'argile »). Il en est ainsi au demeurant dans le discours prêté à Alexandre avant la bataille sur le front des troupes : « On dit qu'il rappela que Xénophon et ses Dix-Mille, qui ne leur étaient comparables ni en nombre, ni sous les autres rapports, ...[et qui] avaient mis en déroute, près de Babylone même, le Grand roi avec toute son armée, puis [qui], dans leur descente vers le Pont-Euxin, avaient attaqué victorieusement tous les peuples qui avaient voulu leur barrer la route » (II.7.8-9). Arrien commente avec recul : tels sont les encouragements prodigués normalement par un bon chef à de bons soldats ! Dans le texte dont on est parti, la « seconde préface », le référent-Xénophon est quelque peu différent. D'un contexte et d'un passage à l'autre, on peut souligner quatre différences entre Alexandre et les Dix-Mille : — (i) Alexandre conduit seul l'armée, alors que Cyrus est flanqué de chefs grecs, tout particulièrement Cléarque (telle est du moins la présentation de Xénophon : il y a en fait deux armées, mais l'armée grecque est soumise à l'armée royale de Cyrus le Jeune) ; — (ii) les Dix-Mille et Xénophon ne sont pas seuls face à la multitude des soldats du roi : ils sont conduits par Cyrus dans la première partie de l'expédition (l'anabase au sens strict) ; — (iii) il n'est pas question d'une victoire écrasante sous les murs de Babylone, tout au contraire, le précédent n'est pas jugé de manière très positive : il est clairement dit en effet que l'armée des Dix-Mille a fui devant le Grand Roi, et que les victoires qu'ils ont remportées par la suite ne l'ont été que contre des adversaires peu glorieux, et qui plus est alors que les Grecs s'enfuyaient vers la mer (la katabase) ; — (iv) à l'opposé, Alexandre n'a pas connu de katabase (descente vers la mer grecque), il ne s'est pas enfui devant le Grand Roi ; tout au contraire, c'est Darius qui est accusé par toute la tradition antique,

7. Cf. R. Drews, *The Greek Accounts of Eastern History*, Cambridge (Mass.), 1973 : 45-96.

et singulièrement par Arrien lui-même, de s'être sans cesse enfui et dérobé à un combat singulier contre Alexandre.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement que les précédents historiques sont amenés et utilisés, ou plutôt qu'ils sont instrumentalisés en fonction des nécessités argumentaires du moment : dans le premier cas (discours prononcé avant Issos), les Dix-Mille servent à exalter la constance de la supériorité des Grecs sur les Barbares autour du *topos* bien connu : nombre (barbare), qualité (grecque) ; dans le second cas (Préface), Arrien est conduit par le désir de prouver que personne avant Alexandre n'avait accompli les *erga* (hauts faits) qui lui reviennent : en l'espèce l'aventure des Dix-Mille est donc produite en guise de contre-exemple, puisqu'au fond, Xénophon et les mercenaires grecs se sont conduits d'une manière comparable à celle de Darius III (fuite devant l'ennemi). En d'autres termes, nous sommes loin, avec Arrien, de la méthode historique qui est nôtre aujourd'hui. Tout en récusant le travail jugé par lui néfaste des courtisans et des flatteurs, Arrien, en réalité, se situe très clairement dans une logique encomiastique : du point de vue de l'image qu'elle veut transmettre d'Alexandre, son *Anabase* relève, d'abord, du genre de l'éloge.

Si l'on rapporte cette observation à notre recherche sur Darius III, la conséquence du choix préalable d'Arrien est extrêmement claire, et elle s'exprime parfaitement dans la comparaison synoptique des oraisons funèbres de Darius III et d'Alexandre, telle qu'elle a été menée l'an dernier : face à Alexandre, Darius III n'est plus un personnage historique, il est le dépositaire de tous les vices et de tous les défauts traditionnellement attribués au Grand Roi dans la tradition grecque. Cette opposition tranchée et constante permet à Arrien d'exalter les *erga* d'Alexandre, également de légitimer la conquête face à un roi dont il ne peut mentionner aucun haut fait (*ergon*). En effet, Arrien ne dit rien d'une tradition antique qui attribuait à Darius un exploit retentissant, à savoir son duel victorieux face à un gigantesque Cadusien, duel qui, selon cette même tradition, explique, justifie et légitime son accession au trône royal. Seuls Diodore et Justin transmettent cette tradition, qu'il eût de tout façon été difficile à Arrien d'insérer dans son éloge d'Alexandre. Or, si on ne peut pas parler d'exploits personnels d'un roi, cela revient à dire, pour reprendre l'expression d'un autre auteur ancien (Cornelius Nepos) à propos des rois perses en général, que Darius n'est pas « digne de mémoire », il n'est pas digne de passer à la postérité.

Examinons maintenant le souhait, le projet, ou la prétention d'Arrien d'être pour Alexandre ce qu'a été Homère pour Achille. Dans ce cas aussi, la *mimèsis* a ses règles et ses nécessités littéraires et narratives : et ces nécessités elles-mêmes conduisent les descriptions que l'auteur va faire d'Alexandre, mais aussi, en contrecoup, la description de son ou ses adversaires : Darius, mais aussi les Perses de l'entourage de Darius. Il ne fait aucun doute, en effet, que l'imitation héroïque est le fait d'une tradition antique toute entière consacrée à chanter la gloire d'Alexandre. C'est évidemment le cas d'Arrien, qui ne cache pas l'admiration sans bornes qu'il voue à Alexandre. Comme tous les gens éduqués à la grecque dans quelque partie que ce soit du monde hellénistico-romain (on a pu

faire des études précises à partir des livres d'écoliers de l'Égypte lagide), Arrien connaît bien Homère : « Sa faveur n'a pas diminué pendant toute la période hellénistique... Homère domine toute la culture grecque... [jusqu'au] Moyen-Age byzantin. "Homère n'est pas un homme, c'est un dieu", copiait l'enfant dès l'une de ses premières leçons d'écriture » (Marrou). Il existe même une variété spéciale de *philologos*, c'est l'*homerikos philologos*. La fréquence des références à l'*Odyssee* et surtout à l'*Illiade* dans son œuvre atteste qu'Arrien a reçu cette même éducation (voir l'étude de Tonnet). Quoi de mieux que de s'inspirer de l'*Illiade* pour mettre en scène les exploits d'Alexandre ?

Les images héroïques et homériques rythment en effet les récits anciens, ou, disons : les récits de type homérique (sans référence explicite à Homère). C'est vrai en particulier des récits de bataille. Par exemple, l'histoire d'un siège, en Inde, ainsi racontée par Arrien : « Ramassé sous son bouclier, il commença à monter ; il fut suivi par Peukestas, le porteur du *bouclier sacré* qu'Alexandre avait pris dans le temple d'Athéna, à Troie, le conservant toujours avec lui et le faisant porter devant lui au combat... Et Alexandre, debout sur le rempart, se faisait tirer dessus à partir des tours proches (car aucun Indien n'osait l'approcher)... Il était bien *reconnaisable par l'éclat de ses armes* et ce trait de folle audace. Il se rendait compte que s'il restait à cet endroit, il courrait des risques sans rien accomplir de *mémorable*, tandis que s'il sautait à bas du rempart, les Indiens seraient peut être frappés de terreur par son geste même ; sinon, s'il lui fallait courir des risques, il ne mourrait pas sans avoir lutté, mais après avoir accompli des *actes héroïques (megala erga) qui mériteraient d'être connus de la postérité*. Étant arrivé à cette conclusion, il sauta à bas du rempart dans la citadelle... [grièvement blessé] » (A. VI.9.3-5).

L'histoire se retrouve chez les autres auteurs, elle fut très vite partie constitutive de la légende d'Alexandre. Elle eut un destin exemplaire, elle fut embellie, modifiée en de multiples versions, ce que savait Arrien : « Il existe beaucoup d'autres récits de ce malheur chez les historiens, et la légende qui les a hérités des premières versions mensongères, se perpétue encore de nos jours, et elle ne cessera jamais de transmettre ces mensonges à d'autres indéfiniment, à moins que le présent récit n'y mette fin » (VI.11.2).

Arrien rapporte que les graves blessures qu'avait reçues Alexandre dans le dernier siège avaient alarmé les siens, les simples soldats et ses lieutenants, mais pour des raisons propres à chacune des deux catégories : « Néarque dit qu'Alexandre supportait mal les blâmes de certains de ses amis, qui lui reprochaient de prendre des risques en avant de l'armée (*pro tès strateias*) ; ce n'est pas le rôle d'un général (*strategos*), disaient-ils, c'est le rôle d'un soldat (*stratiôtès*). Et je crois que ces propos exaspéraient Alexandre, parce qu'il se rendait compte que le reproche était mérité ; pourtant du fait de son ardeur dans les combats et de son amour de la gloire, comme ceux qui sont asservis à quelque volupté, lui n'avait pas la force de se tenir loin des dangers » (VI.14.4).

On le voit, les Macédoniens ne mettent pas en cause la réalité de l'exploit individuel, mais ils en contestent la légitimité au regard de l'intérêt collectif : la

définition du chef d'armée qui en ressort n'est plus celle d'un héros homérique menant un combat personnel pour que la mémoire de ses hauts faits soit chantée à l'avenir, c'est celle d'un chef qui doit être comptable de la survie de l'armée, et qui donc est soumis à des devoirs vis-à-vis de la collectivité. Le chef ne doit pas s'exposer en première ligne. On remarquera qu'en l'espèce Arrien ne commente pas la réaction des lieutenants d'Alexandre, alors qu'il avait condamné sans appel les reproches faits par Kleitos, car il considérait qu'Alexandre avait été outragé par Kleitos. Ce silence indique-t-il qu'Arrien, au fond de lui, admettait le bien-fondé des reproches faits par les lieutenants d'Alexandre ? Selon les valeurs romaines traditionnelles, l'exploit individuel n'est pas nié, on y connaît même la tradition du combat singulier, mais, pour reprendre les mots de Marrou, « l'exploit n'y a jamais le caractère d'une geste individuelle ; il est toujours étroitement subordonné, comme à sa fin, au bien et au salut publics... le héros romain... a, par son courage ou sa sagesse, sauvé la patrie en danger... Les choix d'exemples offerts au jeune Romain étaient empruntés à l'histoire nationale, et non à la poésie héroïque ». C'est exactement ce qu'expliquait Polybe (VI.54.4), en affirmant que « beaucoup de Romains ont volontairement engagé un combat singulier pour trancher un conflit décisif, et un nombre non négligeable a choisi une mort sûre d'avance, soit à la guerre pour sauver les autres, soit en temps de paix pour assurer la défense de l'état (*tès tôn koinôn pragmatôn asphaleias*) ». Est-ce en référence implicite à ces valeurs romaines qu'Arrien semble comprendre la réaction des lieutenants d'Alexandre ? C'est possible, mais on ne peut le dire avec certitude. C'est en revanche beaucoup plus clair dans le commentaire de Quinte-Curce, qui, lui, souvent réagit selon les normes romaines : « Alexandre osa un acte incroyable, inouï, et qui constituait beaucoup plus un prodige de témérité qu'une action d'éclat (...*magis ad famam temeritatem quam gloriae insignem*) » (IX.5.1). On y sent à la fois l'admiration et la réserve.

En quoi ces remarques et commentaires intéressent-ils le sujet que l'on est en train d'exposer ? A travers des reproches faits par ses lieutenants à Alexandre pour avoir risqué sa vie sous prétexte de gloire personnelle, on peut distinguer, sous forme inversée, l'image du bon général. Elle aurait pu être utilisée pour analyser la conduite de Darius d'une manière moins caricaturale. En effet, les discours tenus alors impliquent qu'aux yeux mêmes des Grecs et des Macédoniens, il existe un autre modèle royal, moins imbu de gloire posthume, plus proche des souffrances de ses soldats, plus soucieux de les ramener dans la mère-patrie et auprès des femmes et enfants qu'ils y ont laissés. Mais le débat, en l'occurrence, est purement à usage interne. On peut éventuellement mettre en cause le modèle héroïque d'Alexandre, mais ce débat ne peut avoir aucun prolongement dans les jugements que les auteurs anciens ont émis sur la personnalité et l'action de Darius⁸. Dans ces conditions, Darius était condamné d'avance, sur le plan historiographique.

8. On a repris l'analyse de la fonction guerrière dans l'idéologie monarchique achéménide pour mieux comprendre la conduite de Darius pendant les batailles rangées.

- 3 -

L'on a également traité en détail, sous forme analytique et synthétique, des figures de Darius/Dâra et d'Alexandre/Iskander dans la littérature pehlevie (époque sassanide), puis dans la littérature arabo-persane. Parmi les œuvres pehlevies analysées, on compte : la *Lettre de Tansar*, le *Livre des hauts faits d'Arđeshir, fils de Papak* (*Karname — i Artakshir i — Papakan*), le *Livre d'Arđa Viraz* (*Arđa Viraz Namag*⁹), ainsi que certains passages du *Denkard* et du *Grand Bundahisn*. Au-delà de la diversité des écrits, toute cette littérature transmet un message commun : la supériorité de la « bonne religion », et le lien qui existe entre l'instauration et le respect de la « bonne religion », la légitimité du pouvoir royal (le roi doit être le défenseur et le mainteneur de la religion), enfin entre « bonne religion », bonne royauté et puissance des Iraniens. Inversement, la défaite politique et la destruction de la religion vont de pair. Le sens politique de cette littérature est donc non moins évident, c'est la volonté, de la part des Sassanides, de légitimer leur pouvoir. Le maître mot est rénovation et restauration des choses antérieures à Alexandre. A cette fin, plusieurs biais sont utilisés : se relier généalogiquement à la dynastie achéménide ; effacer l'intérim hellénistique, en apparaissant comme les restaurateurs des valeurs iraniennes, en particulier sur le plan religieux. Dans une telle logique discursive, la personnalité et l'œuvre d'Alexandre ne peuvent être vues que de manière négative : il est le destructeur de l'unité et de la gloire de l'Iran, il est aussi le destructeur de la religion, d'où les qualificatifs infamants qui lui sont appliqués : « Le maudit Alexandre, cet ennemi de mauvais sort, hérétique et méchant, le malfaisant Alexandre... » (*Ardā Virāz*, § 1, 3-6 ; trad. Gignoux). A travers la « légende noire » d'Alexandre, s'exprime la volonté de restaurer un état de choses pluri-millénaire : l'ordonnement du monde, intangible, car imposé et protégé par les dieux, et maintenu sur terre par leur lieutenant, c'est-à-dire le « bon roi »¹⁰.

Ainsi dans le *Grand Bundahisn* : « Alors que le roi Dârâ, fils de Dârâ exerçait la royauté, Alexandre, le César de Rom, envahit le royaume des Iraniens, il mit à mort le roi Dârâ, il extermina toutes les familles de gouvernants, les mages, les nobles du royaume d'Iran, éteignit un grand nombre de feux, s'empara du Zand de la religion (*dên*) des Mazdéens, et l'envoya à Rom. Il brûla l'Avesta et divisa le royaume des Iraniens entre quatre-vingt-dix chefs de familles (petits

9. Voir l'édition-traduction de Philippe Gignoux (1984).

10. Ces traditions furent vivaces. Chardin s'en fait encore l'écho, parlant des Guèbres de son temps : « Je n'ai rien trouvé de plus sensé dans leurs enseignemens que le mal qu'ils disent d'Alexandre. Au lieu de l'admirer et de révéler son nom, comme font tant d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent et le maudissent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice et sans cervelle, né pour troubler l'ordre du monde et pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mahammed, et ils les mettent tous les deux à la tête des méchants princes, l'un pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs, comme le sont l'incendie, le meurtre, le viol et le sacrilège, l'autre pour en avoir été la cause, l'occasion. Ils connaissent assez que leur perte vient de ces deux usurpateurs, Alexandre et Mahammed, en quoi ils ne se trompent pas » (XVII, édition de 1830, p. 8).

princes). Dans le même millénaire apparut Artashir, fils de Papak, qui mit à mort ces dynastes, restaura le pouvoir (royal), promut la religion des Mazdéens... ».

L'exemple de la *Lettre de Tansar* est particulièrement intéressant¹¹. On estime que l'original pehlevi a été traduit en arabe au VIII^e s., puis retraduit en persan par Ibn' Isfandiyar au XIII^e s. (1216). Il est attribué à Bahram, fils de Xorzad et aux « sages du Pars ». Le personnage est connu par d'autres textes : il est grand-prêtre chargé sous Ardashir de restaurer l'Avesta, la Bonne Religion, et donc de rassembler tous les textes perdus ou détruits. Goshnap est le roi de Tabaristan, qui hésite à se rallier à Ardashir. Il demande conseil à Tansar, qui va le persuader à l'aide d'une argumentation, où politique et religion sont étroitement mêlées. Il s'agit fondamentalement d'une dissertation *peri basileias*, c'est-à-dire : comment exercer une bonne royauté, quels sont les actes qui légitiment le pouvoir royal ? Quatre arguments sont présentés successivement par Tansar : (a) Ardashir a réussi en quatorze ans à restaurer un pays en ruines depuis quatre siècles, depuis l'invasion d'Alexandre ; (b) puis Tansar aborde la question de la division de la société en quatre classes (gens de religion, combattants, scribes, producteurs) ; (c) puis il traite de la question du châtement ; (d) enfin il disserte sur la succession au trône. L'invasion d'Alexandre et ses conséquences néfastes sont abordées dans la première partie historique présentée sous forme de flashback (a) ; le personnage et le règne de Dârâ sont évoqués dans la quatrième partie (d).

Le texte explique ce qui s'est passé avec Alexandre, à savoir la désunion politique et l'émiettement du pouvoir. Selon l'auteur, Alexandre aurait agi sur les conseils d'Aristote, qui le dissuada de mettre les nobles perses à mort, car ils sont distingués « par le courage, la bravoure et la prudence au jour du combat... Or, sois bien convaincu que dans ce monde il n'est mal, fléau, révolte et peste dont l'action soit si pernicieuse que le passage des vilains au rang des nobles ». Bien plutôt, poursuit Aristote, « ce qu'il y a à faire, c'est de confier le royaume de Perse à ses rois, ...mais sans donner à aucun d'eux la préséance ou l'autorité sur les autres, en sorte que chacun règne pour lui en prince indépendant... Il naîtra donc entre ces roitelets tant de discordes, de mésintelligences, de compétitions et de luttes à propos du pouvoir, tant de rivalités pour l'éclat et l'étendue de leurs richesses, tant de querelles pour le degré de leur considération, tant pour l'orgueil de leur train, qu'ils n'auront plus le loisir de se venger de toi, et, absorbés par leurs affaires entre eux, ne se souviendront plus du passé... ». Alexandre partagea l'Iran entre ses princes auxquels il donna le nom de Mulûk uattvâif, « rois des provinces ». Par ailleurs, l'invasion a abouti à la destruction

11. On a utilisé la traduction (française) de James Darmesteter (1894) et l'édition-traduction (anglaise) de Mary Boyce (1968). On trouve également beaucoup de réflexions importantes dans le livre de Ch.H. de Fouchécour, *Moralia. Les notions morales dans la littérature persane du 3^e/9^e au 7^e/13^e siècles*, Paris, 1986.

de la religion, qu'Ardashir s'efforce de rétablir : « Alexandre brûla à Istakhr nos livres sacrés, écrits sur douze mille peaux de bœuf¹² ».

Si la figure d'Alexandre est systématiquement malmenée, on ne peut pas dire que celle de Dârâ en soit pour autant réévaluée. Le plus souvent Dârâ apparaît passivement, sans mener d'action propre : il est présent simplement parce que c'est sous son règne qu'a eu lieu l'invasion d'Alexandre, véritable objet et sujet de l'histoire eschatologique reconstruite par les rédacteurs. La place attribuée à Dârâ s'explique fondamentalement par la logique de la thèse, qui attribue aux Ardashir le rôle de restaurateurs du pouvoir et de la religion. Il faut donc postuler un lien familial entre le premier et le second, comme le fait par exemple le rédacteur des *Hauts faits d'Ardashir*. Lorsqu'il est abordé directement, ce qui est rare, le rôle de Dârâ dans le désastre qu'a connu le pays n'est pas celui d'un héros de l'Iran. C'est tout à fait net dans la réponse de Tansar. Tout d'abord, Dârâ est un vaincu. Il a été trahi par ses proches. Même si l'opprobre est jeté contre les régicides, un roi trahi par les siens durant la bataille, puis assassiné, ne peut pas avoir l'étoffe d'un héros. Mais, plus encore, pour comprendre l'image de mauvais roi que Tansar attribue à Dârâ, il faut revenir sur la logique de son discours de légitimation royale. Dârâ a multiplié les erreurs : il ne s'est pas conduit en « bon roi », qui doit savoir écouter les bons conseillers, les Anciens, et non pas céder à ses passions, à son orgueil ou aux mauvais conseils. Il en est de sa responsabilité. D'où la défaite devant Alexandre.

Globalement, la figure de Dârâ n'est pas présentée sous une lumière plus favorable dans la littérature arabo-persane d'époque médiévale. « Lorsque les rênes du pays tombèrent entre les mains de Dârâ, fils de Dârâ, il prit la voie de l'oppression, de l'orgueil et de l'excès » (Dinawari). « Ce Dârâ était un roi malfaisant envers ses sujets et envers l'armée, et réduisit un certain nombre de ses soldats en esclavage et les fit mettre à mort. Un nombre immense de ses sujets lui étaient hostiles et cherchaient à être délivrés de lui. Quand Iskander apprit que les sujets de Dârâ lui étaient hostiles et cherchaient à être délivrés de lui, et que, si un roi étranger attaquait son royaume, les habitants l'accepteraient, et qu'il ne resterait pas de force à Dârâ... il résolut d'attaquer le royaume de Perse » (Tabari). « Or, Dârâ (le jeune) devint altier et orgueilleux, il versa beaucoup de sang et terrorisa de toutes manières les innocents ; il rebuta ses chefs d'armée et ses sujets et ne tint aucun compte des rois... » (Al-Th'alibi). « C'était un homme jeune, sévère et colère ; sa langue était plus tranchante qu'une épée » (Firdowsi). « Darius était un roi puissant et oppresseur et ses sujets souhaitaient vivement qu'il fût chassé du trône, car ils avaient enduré trop longtemps ses excès » (Nizâmi).

Le paradoxe veut que Dârâ ne soit jugé de manière positive que lorsque, mourant, il confie sa famille, son royaume et sa réputation à Alexandre, choisi

12. Thème récurrent de la littérature pehlevie, qui suscite beaucoup d'interrogations sur le plan factuel.

comme son successeur et son vengeur. Connue de Diodore de Sicile, l'histoire de Darius/Dârâ expirant dans les bras d'Alexandre/Iskender est présente dans les différentes versions du *Roman d'Alexandre*, et plus encore dans les récits persans et arabo-persans, ainsi que sur les miniatures qui ornent et illustrent manuscrits et récits. L'analyse littéraire et iconographique est riche d'enseignements sur la place de Dârâ et d'Iskender dans la mémoire épique de l'Iran, surtout lorsqu'on mène en parallèle une analyse des traditions développées dans la littérature occidentale : la scène de la mort de Darius/Dârâ, plus qu'aucune autre, témoigne de la rencontre des deux traditions. Selon ce qui avait été annoncé l'an dernier (*Annuaire*, p. 792), ce moment des légendes croisées d'Alexandre/Iskender et de Darius/Dârâ a été scruté avec une attention particulière, aussi bien dans ses expressions littéraires (grecques, arabo-persanes) que dans ses expressions iconographiques.

Séminaire

Publications achéménides récentes (1997-2000) : bilan et perspectives de recherches

Le Séminaire a été consacré à l'examen de quelques-uns des plus remarquables documents récemment publiés, provenant des différents pays du monde achéménide : on en trouvera maintenant une présentation et une analyse (presque) exhaustive dans notre *Bulletin d'Histoire Achéménide* II, Coll. Persika 1, Paris, Éd. Thotm, 2001. On a consacré plusieurs séances à exposer une interprétation nouvelle d'une inscription grecque bien connue, la *Lettre de Darius à Gadatas* : on a proposé d'y voir plutôt un faux habile fabriqué par les autorités du sanctuaire d'Apollon (près de Magnésie en Asie Mineure), soucieuses, à l'époque romaine, d'ancrer dans la longue durée l'histoire de privilèges fiscaux. On en trouvera une démonstration détaillée dans un article sous-pressé (« Histoire et archéologie d'un texte. *La Lettre de Darius à Gadatas* entre Perses, Grecs et Romains »), disponible en pré-publication à : <http://www//achemenet.com/ressources/souspresse/manuscrits01.htm>.

Deux collègues archéologues sont venus nous exposer les résultats les plus récents de leurs recherches sur le terrain : Rémy Boucharlat (Gremmo, Maison de l'Orient, Lyon) a fait le point à l'issue de la première campagne de prospections électromagnétiques menée à Pasargades dans l'automne 1999 ; Allison Betts (Université de Sydney) a exposé le bilan et les perspectives des recherches menées sur le site de Tash-k'irman (ancienne Chorasmie) par une mission australo-ouzbègue. Enfin, le séminaire proprement dit a été complété par quatre journées (voir « Activités de la Chaire ») : un colloque international consacré à l'usage d'Internet dans le développement d'un réseau international d'études achéménides en décembre 2000, et deux réunions plus spécifiques visant à la mise en œuvre du programme ainsi défini (en juin 2001).

P. B.

Publications du professeur

Livre :

Bulletin d'Histoire achéménide II (Coll. Persika 1), Éditions Tothm, Paris, 2001, 334 pp.

Articles :

« Gaumata », *Encyclopaedia Iranica* (New York), X/3 (2000) : 333-335.

« Histoire achéménide et bases de données sur Internet », *La Lettre du Collège de France*, 2001/1 : 21.

« En guise de conclusion : mers, îles et continents », Actes du Colloque de Bordeaux *Les îles de l'Égée dans l'Antiquité* (12-13 novembre 1999) = *Revue des Études Anciennes* 103/1-2 (2001) : 299-307.

« L'histoire de l'empire achéménide aujourd'hui : nouvelles tendances, nouvelles perspectives », *Jasr* 2001.1 (= <http://www.achemenet.com/ressources/enligne/jasr01.htm>) ; version anglaise (« The History of the Achaemenid empire to-day : new trends and new perspectives ») : <http://www.fis-iran.org/achemenid.htm>.

Conférences et Séminaires

Paris, Collège de France, 22 novembre 2000, *L'historien et ses documents : recherche, enseignement et Internet*.

Bruxelles, Institut des Hautes Études de Belgique, 5 mars 2001, *Histoire de l'empire achéménide et histoire d'Alexandre le Grand : croisements, continuités et adaptations*.

Bruxelles, Université Libre, 6 mars 2001, *La « Lettre de Darius à Gadatas » : document d'époque achéménide ou falsification d'époque romaine ?*

Washington DC, Foundation for Iranian Studies' Annual Noruz Lecture, 23 mars 2001, *The History of the Achaemenid empire to-day : new trends and new perspectives*.

Université de Chicago, 29 mars 2001, *The history of Western Anatolia during the Achaemenid Period : how to use the Greek Epigraphic documents ?*

Congrès

12 juillet 2000, *Rencontre Assyriologique Internationale* (Collège de France), présentation de la maquette du site-web <http://www.achemenet.com>.

2-4 octobre 2000, Institut Néerlandais, Athènes, *The Role of Greek Classics in the development of European and National Identities*, communication sur : « La tradition gréco-romaine sur Alexandre le Grand dans la France moderne et contemporaine : quelques réflexions sur la permanence et l'adaptabilité des modèles interprétatifs ».

9-10 décembre 2000, Princeton University (USA), *Revisiting Asia Minor. Fifty Years after David Magie's Roman Rule in Asia Minor*, communication sur : « Fifty years of research on Achaemenid Asia Minor. The contribution of Greek and Epichoric Epigraphy », et présentation en ligne du projet achemenet.com.

15-16 décembre 2000, Paris, Collège de France, Organisation du Congrès International : *Histoire achéménide et bases de données sur Internet. Bilan des expériences en cours et perspectives de développement* ; Introduction et Conclusion (voir ci-dessous « Activités de la chaire »).

19-21 avril 2001, École Française de Rome, *Les rites de la victoire*, communication sur : « Alexandre et les dépouilles de ses ennemis vaincus ».

3-5 mai 2001, Washington DC (USA), Smithsonian Institution (Freer and Sackler Gallery), *Ernst Herzfeld and the development of Near Eastern Studies, 1900-1950*, communication sur : « Milestones in the development of Achaemenid Historiography at the times of Ernst Herzfeld (1879-1948) ».

16 juin 2001, Collège de France, organisation et présidence de la réunion de la « cellule monnaies » du groupe de recherches international achemenet.com (voir ci-dessous « Activités de la chaire »).

18 juin 2001, Collège de France, organisation et présidence de la réunion du Comité de Pilotage International du groupe de recherches achemenet.com (voir ci-dessous « Activités de la chaire »).

Activités de la chaire

Dans le cadre du projet achemenet.com lancé par la chaire « Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre », et grâce aux aides accordées par la Mission Scientifique Universitaire (Ministère de la Recherche), par la Direction de la Coopération scientifique, universitaire et de la recherche (Ministère des Affaires Étrangères) et par la Fondation Hugot du Collège de France, un Colloque International s'est tenu au Collège de France, les 15 et 16 décembre 2000, sur le sujet : *Histoire achéménide et bases de données sur Internet : bilan des expériences en cours et perspectives de développement*. L'objectif était de réunir les nombreux collègues français et étrangers qui avaient d'ores et déjà offert de collaborer au projet achemenet.com, mais aussi les collègues qui avaient développé des projets complémentaires susceptibles de s'intégrer dans un réseau mondial d'études et de recherches achéménides, tel qu'il avait été défini dans un *Appel à Collaboration* diffusé en juillet 2000 : rassembler sur Internet, et rendre accessibles à tous, les documents relatifs à cet espace-temps (de l'Indus à la Méditerranée, entre le milieu du VI^e siècle et la fin du IV^e siècle avant n.è.), de quelque nature qu'ils soient (archéologiques, iconographiques, épigraphiques etc.), en quelque écriture et langue qu'ils aient été rédigés. Il s'agissait en même temps de s'entendre sur des normes et sur un programme des publications en ligne à venir.

Les travaux ont été répartis en quatre sessions : — les textes (élamites, babyloniens, araméens, classiques) ; — les sites-web des sites archéologiques (Turquie, Géorgie, Arménie, Asie centrale, Iran, Égypte) ; — les images, monnaies et musées (sceaux, empreintes, monnaies, rôle des musées), et les logiciels de traitement d'images (démonstration du logiciel Scopyr) ; — une quatrième session a permis de présenter un projet de publications de manuscrits en ligne (projet CCSD, Frank Laloë), de dresser un état des problèmes éditoriaux et des solutions techniques, et de désigner un Comité de Pilotage International composé de douze membres qui, venant de sept pays différents (Allemagne, Angleterre, France, États-Unis, Hollande, Iran, Turquie), représentent l'éventail des disciplines impliquées dans le projet.

Les séances ont été suivies par une assistance nombreuse et fidèle (une centaine de personnes tout au long des sessions). Les communications ont été présentées par près de trente-cinq collègues venant de douze pays (France, États-Unis, Iran, Hollande, Italie, Finlande, Turquie, Allemagne, Géorgie, Arménie, Angleterre, Israël). Le Collège de France était représenté par Pierre Briant, Marie-Françoise Clergeau, et Jean-Jacques Guilbart. Étaient également présents Olivier Cabon et Thierry Sarfis (Société Thotm) qui ont en charge le développement technique et graphique du projet [achemenet.com](http://www.achemenet.com). De leur côté, les services techniques du Collège (appariteurs, réseau) ont apporté une assistance de tous les instants, dont la qualité a particulièrement impressionné les collègues étrangers. Le programme du Colloque et les résumés des communications peuvent être téléchargés depuis <http://www.achemenet.com/annonces/colloques/colloque01.htm>.

En application des décisions prises lors de ce colloque, deux autres réunions ont eu lieu au mois de juin 2001. Le 16 juin s'est réunie la « cellule-monnaie », sous la direction de Pierre Briant et de Koray Konuk (équipe CNRS Ausonius, Bordeaux) ; étaient présents : Michel Amandry (Cabinet des Médailles, Paris), Haim Gitler (The Israel Museum, Numismatic Department, Jérusalem), Sebastian Heath (American Numismatic Society Museum, New York), Andrew Meadows (British Museum, Londres), Richard Ashton (Londres), François de Callatay (Bibliothèque royale de Belgique, Département des cabinets muséologiques, Bruxelles), Novella Vismara (Milan) ; Ute Wartenberg (American Numismatic Society Museum, New York) n'avait pu venir, mais elle avait fait savoir son grand intérêt pour le projet. Ont également participé aux travaux : Marie-Françoise Clergeau et Aminata Sacko-Autissier (Collège de France), Olivier Cabon (Société Thotm), Jean Barda (Société Netimage). Une longue discussion a été menée sur la base de données qui devra être élaborée, grâce à l'achat, par le Collège de France, du logiciel Scopyr (Société Netimage) : Marie-Françoise Clergeau et Jean Barda ont présenté une maquette, qui sera affinée et précisée. Un accord a été trouvé entre les participants sur les champs d'interrogations et sur diverses autres modalités pratiques et techniques. Les différents pays, où se sont développées la frappe et la circulation monétaires à l'époque achéménide, ont été « répartis » entre les divers participants, et un calendrier prévisionnel de

réalisation a été mis au point. Un autre point fort des discussions doit être souligné : c'est que les musées sont de moins en moins réticents à participer à une telle entreprise ; certains musées sont même franchement enthousiastes.

Le Comité de Pilotage International s'est réuni le 18 juin, au Collège de France. Étaient présents (outre Pierre Briant, Marie-Françoise Clergeau et Aminata Sacko-Autissier) : Rémy Boucharlat (Maison de l'Orient, Lyon), Mark Garrison (Trinity University, Austin, Texas), Wouter Henkelmann (Leiden), Koray Konuk (Ausonius, Bordeaux), Shahrokh Razmjou (Téhéran), Margaret Root (Michigan University, Ann Arbor), Matt Stolper, Charles Jones (Oriental Institute, Chicago), Olivier Cabon (Société Thotm). Deux membres du comité, Béatrice André-Salvini (musée du Louvre) et Florian Knauss (Munich), empêchés, n'ont pu participer aux travaux. La base de données iconographiques, qui avait été présentée le 16 juin, l'a été de nouveau (par J. Barda et par M.F. Clergeau) et discutée, puis elle a été validée pour pouvoir intégrer non seulement l'iconographie numismatique, mais aussi les images sur argile, sur peaux et papyri, sur bois, sur pierre. A terme, l'interrogation thématique permettra à un chercheur d'avoir en retour une liste d'images (et des supports associés) provenant de tous les *corpora* iconographiques de l'empire (monnaies, sceaux persépolitains, babyloniens..., stèles d'Asie Mineure ou d'Égypte, peintures etc. : voir ci-dessous). Le comité de pilotage a également longuement discuté des règles de publication sur Internet, tout particulièrement d'articles sous-presse ou inédits, et des autorisations que peuvent donner ou refuser les éditeurs. Les musées ont accepté la pré-publication de documents inédits : par exemple, les bulles babylono-achéménides conservées au musée de l'Institut néerlandais du Proche-Orient (Leiden) et toujours inédites : des photos et de courtes notices seront bientôt publiées sur achemenet sous la responsabilité de Matt Stolper (Chicago) et de Wouter Henkelman (Leiden). D'autres musées sont d'accord pour la publication sur le site de leurs collections d'objets et artefacts achéménides. La création d'une Lettre d'information en ligne a également été décidée : on y accueillera des notes relativement courtes, qui seront publiées au fur et à mesure, très rapidement. Un index achéménide est en voie de réalisation sous la responsabilité de Ch. Jones (Chicago) : il sera bientôt mis en ligne sur le site. On y a également discuté, évidemment, du problème des moyens. Il importe de démontrer aux autorités compétentes qu'un site tel qu'achemenet n'est pas seulement une « vitrine communicante », il est d'abord et avant tout un instrument de la recherche scientifique et de la coopération internationale. Des démarches seront menées dans les pays des différents participants. On envisagera la possibilité de déposer un dossier européen. D'ores et déjà une demande de création d'un GDR a été déposée auprès du CNRS. La prochaine réunion du Comité de Pilotage d'achemenet se tiendra dans le courant de l'année 2002, en fonction des moyens disponibles.

La réalisation de ces premières phases du projet a été rendue possible par la collaboration active de deux membres du personnel du Collège de France. Madame Aminata Sacko-Autissier, Ater rattachée à la Chaire, a reçu une forma-

tion spécifique aux logiciels utilisés dans la mise au point des sites-Internet : elle a ainsi travaillé à la réalisation d'une partie des écrans. Elle a également participé à la réalisation technique (mise aux normes XPress) d'un des volumes de la Collection *Persika* (voir ci-dessous). Elle a par ailleurs poursuivi ses recherches personnelles. Elle a pris part à une campagne de fouilles sur le site de Sedeinga (Nubie soudanaise), dirigée par Madame Catherine Berger-El Naggar (CNRS), du 12 novembre au 23 décembre 2000 (exécution des relevés topographiques et archéologiques ; enregistrement et catalogage des objets). Elle a participé au Colloque des études méroïtiques (Berlin, 21-26 août 2000). — Principales publications : « L'étranger dans la mentalité égyptienne ancienne : mépris ou respect ? L'Égypte face aux pays étrangers, des relations ambivalentes », <http://perso.wanadoo.fr/thotweb/pro/sakho200.htm>. Une note de lecture dans *Isis* 6, 1999 (<http://www.egypt.edu/actualite/lecture/isis06/isis0601.htm>) ; deux autres notes de lecture sur des ouvrages récents : <http://www.egypt.edu/actualite/lecture/kerma/kerma01.htm> et <http://www.egypt.edu/actualite/lecture/rem/rem01.htm>. — Madame Sackho-Autissier a également assuré des cours sur l'Égypte ancienne et la Mésopotamie à l'Université du Temps Libre, Val d'Essonne, et à l'Université Inter-âge de Créteil et du Val de Marne.

Tout au long de l'année académique 2000-2001, le projet *achemenet* a également bénéficié à plein temps de l'intervention de Mademoiselle Marie-Françoise Clergeau, sous-directeur du laboratoire du Collège de France, *Conception des systèmes informatiques en rapport avec l'histoire de l'art*. En collaboration avec Monsieur Jean-Jacques Guilbart, responsable du Service central d'informatique, elle a proposé le choix d'un système de visualisation sur Internet, qui permette de transmettre des images de bonne qualité dans un temps raisonnable, tout en prenant les précautions nécessaires à leur protection. Pour mettre en œuvre les images, elle a mené des tests sur des *corpora* iconographiques variés. Chaque domaine conduit à un choix de standard de prise de vue et de numérisation différent. Ces premières expériences ont été présentées lors de la conférence que le professeur a donnée au Collège de France le 22 novembre 2000. Différente de la présentation séquentielle de quelques images de référence dans les introductions thématiques du site *achemenet*, la base permettra d'accéder directement aux images à partir de critères iconographiques, historico-géographiques, techniques etc. Bien que les objets répétitifs n'y figurent que par les spécimens les plus représentatifs, la base comprendra un grand nombre d'objets qu'il conviendra de rendre accessibles à la recherche. Le problème le plus délicat consistait à organiser en une seule structure l'interrogation de données très hétérogènes. Une première maquette de la base a été présentée au colloque *Histoire achéménide et bases de données sur Internet*, les 15 et 16 décembre 2000. En se fondant sur les travaux de ce colloque, Marie-Françoise Clergeau a construit une grille d'analyse plus approfondie, et guidé l'adaptation du logiciel de visualisation Scopyr aux besoins du projet. Elle a mis la nouvelle structure à l'épreuve, en indexant un corpus de monnaies mis à notre disposition par le Cabinet des médailles

(BNF). Cette deuxième maquette a été au cœur des travaux de la « Cellule monnaies » qui s'est réunie le 16 juin 2001 au Collège de France. Au cours de cette réunion et de celle du « Comité de pilotage » du site [achemenet](#) le 18 juin, Marie-Françoise Clergeau a présenté les contraintes de cette base, qui doit aussi bien satisfaire les spécialistes que permettre une interrogation iconographique à travers tous les domaines. Ces recherches ont également fait l'objet essentiel des conférences qu'elle a données à la IV^e section de l'École Pratique des Hautes Études, où elle a poursuivi sa réflexion sur le thème *Image et mémoire électronique*, en l'axant sur l'indexation iconographique d'objets hétérogènes, peu lisibles et documentés par une iconographie morcelée et incomplète. Jointes à une investigation dans le domaine des bases de données du patrimoine artistique sur Internet, ces expériences ont été mises au service des travaux du Comité scientifique du CID (Centre de hautes études internationales d'informatique documentaire) auxquels elle a participé.

Enfin, lié lui aussi étroitement à la Chaire, un autre projet est entré en phase de réalisation. Il s'agit d'une collection de livres, *Persika*, vouée à la publication de recherches situées dans le domaine de l'histoire du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre. A l'initiative et sous la direction scientifique de Pierre Briant, cette nouvelle collection a pu être lancée par les Éditions Thotm, grâce au concours apporté par le Collège de France. Le premier volume est paru en avril 2001¹³. Le second contient les Actes d'un Séminaire tenu au Collège de France en mars 2000, sur les *qanats* et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce ; il devrait paraître au début du mois d'octobre 2001.

13. Pierre Briant, *Bulletin d'Histoire Achéménide* (II), Paris, Éditions Thotm, 2001.